LEILA GUERRIERO

LE FANTÔME DE TRUMAN CAPOTE

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Delphine Valentin

Rivages

Leila Guerriero est née à Junín, dans la province de Buenos Aires, en 1967. Auteure de plusieurs livres, chroniques, reportages et portraits, elle écrit entre autres dans *La Nación*, *Pagina 12* et *Rolling Stone* en Argentine, *El País* et *Vanity Fair* en Espagne. Son premier texte, *Les Suicidés du bout du monde*, paru en 2005 en Argentine (et en 2021 aux éditions Rivages), l'a imposée comme une figure majeure du journalisme narratif, dans la lignée de Rodolfo Walsh. Sa lecture est désormais incontournable dans la plupart des écoles de journalisme d'Amérique latine et d'ailleurs. En 2010, son texte *La Trace sur les os* a été récompensé par le prix Nuevo Periodismo de la Fondation García Márquez.

Armée de son regard aux rayons X, de son oreille absolue et de sa passion du réel, elle fait entendre l'humanité à la marge et crée une œuvre unique qui nous entraîne à voir le monde.

En 1960, Truman Capote débarque avec ses 4 000 pages de notes à Palamós, village de la Costa Brava, pour écrire ce qui sera son chef-d'œuvre, *De sang-froid*, « récit véridique d'un meurtre multiple et de ses conséquences ». Il a fui New York et ses mondanités, et attend là que deux criminels soient exécutés pour pouvoir tracer leurs destins. Une attente dont il ignore alors les effets insondables.

En suivant Capote dans les rues de Palamós et dans le mirage des souvenirs, Leila Guerriero offre une vision singulière de celui qui a bouleversé les codes du roman. Elle met au clair par la même occasion sa propre ligne de conduite face au réel, avec l'intelligence et la délicatesse qui ont fait d'elle une figure majeure du journalisme littéraire contemporain.

Personne ne saura jamais le vide qu'a creusé en moi De sang-froid. *Ce livre m'a ratiboisé jusqu'à la moelle des os. En un sens, je crois qu'il m'a tué.*

Truman Capote

Du même auteur

Une histoire simple, Christian Bourgois, 2017
Les Suicidés du bout du monde, 2021
Rivages poche n°1030
L'Autre Guerre, Rivages, 2023

Leila Guerriero

Le fantôme de Truman Capote

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Delphine Valentin

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Cet ouvrage a été réalisé grâce au soutien
de la Fondation Finestres dans le cadre du projet
de résidence littéraire Finestres.

Residència Literària
Finestres

Titre original :
La dificultad del fantasma
Truman Capote en la Costa Brava

Couverture : © Monia Zayed.

© Leila Guerriero, 2024, C/O INDENT LITERARY AGENCY
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6452-7

Voici une tentative de début, comment cela pourrait commencer.

Jeudi 13 avril 2023, cimetière de Palamós, une petite ville de dix-huit mille habitants sur la Costa Brava, en Espagne. Trois individus – deux hommes, une femme – cherchent une sépulture. Il y a des caveaux, de longues rangées de niches funéraires et quelques pierres tombales. Ils n'ont aucune piste, mais le bon sens leur permet d'imaginer que ce qu'il cherche n'est pas un caveau – trop fastueux –, ni une niche – trop populaire –, plutôt une pierre tombale. Bien que le cimetière soit petit, il ne la trouve pas. La femme jette un rapide coup d'œil sur Google, trouve un nom associé à une image et dit aux deux hommes : « C'est

celle-là. C'est ça qu'il faut chercher. » Ils parcourent les allées qu'ils ont déjà parcourues, sans succès. Soudain, l'un des trois s'arrête.

– La voilà. Elle est là.

Il le dit sobrement, comme s'il réprimait son enthousiasme, comme s'il avait peur de se tromper ou d'avoir vu juste. La tombe est grande, en granit sombre. Il y a des fleurs en plastique devant, qui ont l'air neuves. Sur une plaque en bronze, on peut lire : « Robert Ruark. Écrivain. Né en Caroline du Nord, le 29 décembre 1915. Mort à Londres, le 1er juillet 1965. Grand ami de l'Espagne. RIP. » C'est là que reposent les restes de l'homme grâce à qui, dit-on, le fantôme que la femme cherche est arrivé dans cette petite ville.

Ce n'est qu'une façon de commencer une histoire. Pendant quelques jours, elle semblera adéquate.

Toutes les histoires ont un commencement. Par exemple : « Le village de Holcomb est situé sur les hautes plaines à blé de l'ouest du Kansas, une région solitaire que les autres habitants du Kansas appellent "là-bas". »

La pertinence de cette ouverture s'évanouit à mesure que les jours passent : ce n'est pas grâce à l'homme enterré dans le cimetière de Palamós qu'est arrivé dans cette petite ville le fantôme que la femme cherche. Ou plutôt : une bonne partie de ce qui a été écrit à ce sujet – et sur tant d'autres – n'est qu'une répétition de versions dont la douteuse et insaisissable origine est, précisément, douteuse, insaisissable.

Quelle est ma première sensation quand je la découvre, le mercredi 12 avril 2023 ? C'est une grande bâtisse de deux étages, plutôt simple, qui n'impose pas sa beauté, un animal blanc et paisible dressé entre ciel et mer. Quelle est ma première sensation quand je la découvre, quand la voiture conduite par Juan Pablo Martín Ruiu, dans laquelle, avec Nicolás Gaviria, il est venu me chercher à l'aéroport où j'atterrissais de Buenos Aires, quand la voiture, donc, franchit le portail vert sur lequel est écrit en lettres ouvragées « Sanià », quand je descends, que la chienne Pluma, un braque de huit mois, me saute dessus et que me saluent Ari, cuisinière de la maison – ils sont trois en cuisine, avec Inma, une Espagnole qui travaille

aussi dans un couvent de religieuses, et Mike, britannique, extrêmement mince, dont l'ironie muette du regard fait office d'opinion sur la race humaine –, et Marisa, une Argentine chargée de la propreté et de l'ordre, jeune, blonde, avec des yeux clairs qui semblent toujours sur le point de verser des larmes. Je suis fascinée, non pas par la majesté de la calanque cristalline, des rochers qui tombent à pic, des arbres accrochés comme des griffes sur le torse de la montagne, mais par l'évidence que, si tout était différent quand l'homme désormais fantôme habitait ici – la maison était différente, la forêt aussi –, je vois néanmoins ce qu'il a vu : ce paysage d'une beauté dramatique qui sera tous les jours le même et tous les jours un autre.

La maison a été construite par Nicolai Woevodsky, un Russe marié en secondes noces à l'anglaise Dorothy Webster. Woevodsky est arrivé sur la Costa Brava à la fin des années 1920, il a acheté dix-sept hectares sur la côte (qu'il a dû obtenir pour une somme tout à fait modique, car ces terrains envahis de pins et de rochers, incultivables, avaient moins de

valeur que ceux de l'intérieur, plus fertiles), et il a construit plusieurs résidences, dont le château de Cap Roig ; la résidence monumentale de l'actrice britannique Madeleine Carroll – héroïne du film d'Hitchcock *Les 39 Marches* –, près d'ici, à Sant Antoni de Calonge ; et cette maison pour un lord anglais dans la cala Sanià, qui est passée aux mains de Luis de Urquijo, marquis d'Amurrio, puis de la famille espagnole Ferrer-Salat, propriétaire du laboratoire pharmaceutique Ferrer. Depuis 2023, son propriétaire actuel, Sergi Ferrer-Salat, l'a transformée en résidence littéraire, un site où nous sommes nombreux – trois ou quatre à la fois – à venir faire ce qu'un écrivain américain a fait ici durant plusieurs mois de l'année 1962 : s'enfermer et écrire.

On m'attribue une chambre au premier étage. Il y a des poutres apparentes au plafond. L'une des fenêtres donne sur la montagne, l'autre sur la mer. Un balcon tout en longueur domine la terrasse d'une sobriété ascétique : des massifs, des arbres, des géraniums et des cactus en pot. Tout est peint en blanc, même les portes des armoires. Il y a des tabourets

avec une assise en paille, des coussins, des couvertures en laine, un style rustique, sans rien d'ostentatoire. À côté de la chambre se trouve le bureau : une table, un petit lit, des étagères encore vides. Mon premier élan est d'aller sur le balcon. L'horizon est comme une démarcation, un ordre : « Ça s'arrête là. » En bas, dans la crique, j'aperçois des pierres immergées dans le murmure onirique de l'eau. Il n'y a pas d'autre bruit que celui des vagues et les cris déchirants des mouettes. Tout est pur et sauvage, dur, presque indompté. On m'a attribué cette chambre car, bien que ce soit impossible à prouver, on suppose que c'est celle qu'a occupée l'écrivain américain quand il est venu ici. Une pensée m'assaille : « C'est un endroit pour disparaître totalement. »

À partir du printemps et jusqu'après l'été 1962, l'écrivain américain Truman Capote est resté dans cette maison, à écrire le dernier tiers de son livre *De sang-froid*, qu'il définissait comme un « roman de non-fiction », un genre dont il s'est attribué l'invention. Son séjour sur la Costa Brava a largement excédé son passage par Sanià. Il a commencé le 26 avril 1960,

quand Truman Capote est arrivé en voiture, depuis la France, à l'hôtel Trias, à Palamós, la petite ville à dix minutes d'ici, avec deux chiens, une chatte, son compagnon l'écrivain Jack Dunphy – un homme grave et taiseux, aux antipodes de la joyeuse effervescence de Capote –, quatre mille pages de notes, documents et transcriptions recueillis au cours d'une enquête entreprise au Kansas à la fin de l'année 1959, et le projet de transformer tout ça en un livre qu'il espérait terminer rapidement. Il n'y avait aucune raison d'imaginer que ce ne serait pas le cas : il avait seulement besoin que deux personnes soient exécutées aux États-Unis, et tout semblait indiquer qu'il en serait bientôt ainsi.

Quand j'ai commencé à réfléchir à ce texte – et à évaluer les obstacles que je rencontrerais dans sa réalisation : presque toutes les personnes qui avaient connu Capote étaient mortes, celles qui vivaient encore étaient reliées à lui comme des satellites prestataires de services, peu parlaient anglais et il ne parlait pas espagnol –, je lui avais donné un titre : « L'insaisissable fantôme ». Parce que je partais

à la recherche d'un fantôme insaisissable, que je voyageais moi-même avec un fantôme – les répercussions d'une révolution intérieure qui semblait m'avoir rattrapée –, et que j'étais remplie du vide spectral laissé – comme c'est le cas chaque fois – par un livre de non-fiction dont je venais d'achever l'écriture.

Le jour de mon arrivée à Sanià, je suis descendue à la bibliothèque pour retrouver Nicolás Gaviria. Il a trente et un ans, il est colombien, il dirige la résidence, il lit énormément, il écoute des chansons tristes, il court. Il n'était pas là, alors j'ai jeté un coup d'œil. L'espace est d'un style contemporain qui contraste avec l'âge de la maison – ses plafonds voûtés, ses portes munies de spectaculaires verrous en fer –, mais une contemporanéité prudente, sans l'agressivité de l'hyper-design. Sur l'étagère qui longe une cheminée ouverte – peu utilisée, à cause des vents fiévreux de la région qui repoussent la fumée à l'intérieur –, j'ai repéré un livre. Il était fin et entièrement blanc, hormis les lettres noires du titre. Je me suis approchée et j'ai lu : *Le Livre des fantômes*, *Llibre de fantasmes*, *The Book of Ghosts*. « Voilà qui devient

intéressant », me suis-je dit. Je l'ai ouvert. Il contenait des dessins terrifiants.

La mer Méditerranée couvre tel un voile transparent la crique sur laquelle a été construite la maison. Pendant presque six semaines, ce paysage s'immiscera, comme une contamination, dans mes pensées, mes sensations, mon écriture. Alors que Capote, lui, y est resté insensible. Rien de cette splendeur surnaturelle ne se reflète dans son œuvre, ni dans les lettres qu'il a écrites ici, ni dans les interviews où on l'interroge sur le processus d'écriture du livre qui l'a mené à l'Olympe, avant de le traîner en enfer.

Mais avant, ceci.

La mère : Lillie Mae Faulk, mariée à seize ans à Arch Persons. Tombe enceinte. Tente d'avorter. N'y arrive pas. Son fils, Truman Streckfus Persons, naît à La Nouvelle-Orléans le 30 septembre 1924. Lillie Mae est belle, jeune, elle a envie de s'amuser, de voyager. Pour pouvoir le faire, elle laisse le petit garçon enfermé dans les chambres d'hôtel où elle s'installe. Elle donne des instructions précises : même si le petit hurle, le personnel ne doit pas ouvrir la

porte. Le petit hurle. Le personnel obéit. Lillie Mae se sépare bientôt d'Arch Persons.

Le garçon : Lillie Mae l'emmène vivre chez des tantes à Monroeville, un minuscule village en Alabama. Le garçon est intensément blond, efféminé. Il se lie d'amitié avec une voisine nommée Harper Lee, qu'on appelle Nell. La mère du garçon part à New York. Elle réapparaît de temps en temps et promet de le ramener avec elle. « Mais au bout de trois ou quatre jours, elle était partie. Et moi, je restais au bord de la route à la regarder s'éloigner dans sa Buick noire qui devenait un point de plus en plus petit. Imaginez un chien guettant, attendant, espérant qu'on l'emmène. Telle était alors mon image », dit le garçon devenu homme.

Le père : il disparaît, il est absent, il n'a pas d'importance.

La mère et le garçon : Lillie Mae emmène finalement le garçon à New York où elle s'est mariée avec un homme d'affaires accompli d'origine cubaine, Joseph García Capote.

Elle change son nom pour Nina Capote. Le garçon adopte le patronyme de son beau-père. À l'automne 1936, à douze ans, il écrit une lettre

à son père biologique : « Comme tu le sais, mon nom a été changé de Persons en Capote, et je te serais reconnaissant de ne plus m'appeler que Truman Capote, car tout le monde désormais me connaît sous ce nom-là. »

Dans les grandes lignes : sans antécédents familiaux à vocation artistique, il se met à écrire. Il décrit un paysage, une chambre, ce qu'il voit par la fenêtre. Il corrige, s'entraîne, se forme en autodidacte à la technique. « À seize ans, j'étais vraiment un écrivain chevronné. Techniquement, j'écrivais aussi bien que maintenant. Techniquement, j'avais compris tout le mécanisme », dit-il à Lawrence Grobel au début des années 1980 dans un témoignage recueilli pour le livre *Conversations avec Truman Capote*. Il parvient à entrer au *New Yorker* comme pigiste. Il y montre les nouvelles qu'il écrit mais ne suscite aucun intérêt. Il les publie dans *Harper's Bazaar*, *The Atlantic Monthly* et *Mademoiselle*, où sa nouvelle *Miriam* remporte le prix O. Henry. Il reste au *New Yorker* pendant deux ans. Un épisode confus durant une lecture du poète Robert Frost (Capote était là comme « représentant » de la revue, il a été pris d'une crampe, il s'est

penché pour la calmer, Frost a cru qu'il s'était endormi et, offusqué, a suspendu la lecture) aboutit à ce qu'il a) soit viré, ou b) démissionne. Les versions sont, comme bien souvent, contradictoires et racontées par lui seul.

Il vit avec sa mère, qui consomme des quantités phénoménales d'alcool et de médicaments. Il tente de finir un roman au milieu d'une vie domestique infernale. Il est invité en résidence littéraire à Yaddo, à quarante minutes de New York. Là, il fait la connaissance de Newton Arvin, l'un des critiques littéraires les plus importants des États-Unis. Ils tombent amoureux. En 1948, à vingt-trois ans, il publie son premier roman, *Les Domaines hantés*. Le succès est fulgurant. On le qualifie de génie. Le portrait reproduit en couverture – langoureux et décadent – fait couler autant d'encre que le livre lui-même : trop langoureux, dit-on, trop pervers. Il publie *La Harpe d'herbe* en 1951, *Les muses parlent* en 1956, *Petit Déjeuner chez Tiffany* en 1958. Entretemps, en 1954, sa mère se suicide. À l'époque, il est déjà la version années 1950 de ce qu'on appellerait aujourd'hui un influenceur : il va aux fêtes les plus sélectes de la ville, se lie avec

des femmes splendides et millionnaires – ses « cygnes » –, entre autres Babe Paley, l'épouse de William Paley, président de la CBS ; Slim Keith, première épouse de Howard Hawks, puis de Leland Hayward, un puissant producteur de théâtre ; Gloria Guiness, épouse du magnat Loel Guiness ; Lee Radziwill, la sœur de Jackie Kennedy ; Marella Agnelli, noble Italienne mariée à l'héritier de l'empire Fiat, Gianni Agnelli. Il a la voix chevrotante d'une poupée articulée, une façon comique de prononcer les « s », un rire grave qui ne correspond pas à cette voix. Il dit de lui-même : « Je ne suis pas plus haut qu'un fusil, et tout aussi bruyant. » C'est un homme petit, tout blond, mince, perfide, intelligent, égocentrique, un écrivain convaincu d'être le meilleur parmi ses pairs, qui a réussi en un temps relativement court à se faire un nom et à ouvrir les portes du paradis.

Puis arrive le jour où il ouvre le *New York Times*. Nous sommes le 16 novembre 1959 et il lit un article sur ce qui s'est produit à Holcomb, Texas : « Un riche exploitant agricole, sa femme et leurs deux jeunes enfants ont été découverts assassinés dans leur maison. »